



Jeunesse (Les Tourments), de Wang Bing
© House On Fire / Gladys Glover & C'S Production

les films

Jeunesse (Les Tourments)

Le Village aux portes
du paradis

La Jeune Femme
à l'aiguille

Tardes de soledad

La Chambre de Mariana

Je le jure

La Cache

loin des salles

Asura





Jeunesse (Les Tourments) de Wang Bing

Le salaire de toutes les peurs
Vincent Thabourey

Après *Le Printemps* (2023 ; voir n° 755, p. 38) et avant *Retour au pays* (en salle le 9 juillet prochain*), *Les Tourments*, deuxième volet de la trilogie *Jeunesse*, est une nouvelle incursion de Wang Bing dans l'univers impitoyable de la confection chinoise à bas prix. Il y enregistre la folle cadence des humains et des machines dans une vertigineuse démarche immersive.

DU PRINTEMPS à l'hiver. Comme dans le premier volet, le cinéaste poursuit ses déambulations dans les corridors morbides de la mondialisation où de très jeunes gens s'échinent à surpiquer et à surjeter jusqu'à l'épuisement. De 2011 à 2014, sa caméra s'est à nouveau immiscée dans les ateliers de confection de la ville de Zhili, entre chiffons et dérégulation. Les bâtiments, promesse déçue de promotion sociale, ont mal vieilli et tiennent plus de centres de détention que d'ateliers de confection. *Le Printemps* pouvait laisser penser que les jeunes esclaves de l'industrie textile étaient enrôlés de leur plein gré, passant nonchalamment d'un atelier à l'autre avec désinvolture, guidés par le seul appât du gain, presque fiers d'être ubérisés. Cette fois, les solidarités amicales, amoureuse ou familiale se lézardent sous la pression des cadences à respecter et des salaires à négocier. Les temps de badinage, repas collectifs et autres moments de résilience ont cédé la place à de vives tensions. Comment faire valoir ses droits dans ce contexte de

maltraitance ? Invisibilisé la plupart du temps, le patronat ne resurgit qu'à l'occasion des tentatives de dialogue amorcées par des employés craintifs et soumis, au bord de l'implosion. Lorsque Xu Wanxiang perd son livret de paie dans lequel est consigné le détail des vêtements qu'il a confectionnés, son patron, chauffé à blanc par ses proches, refuse de lui verser son salaire, l'invective et l'humilie. À quelques ateliers de là, un patron endetté frappe un fournisseur sous le regard apeuré des travailleurs qui l'observent du haut des coursives. Mais lorsqu'un groupe d'ouvriers se mobilise pour recevoir l'argent qui lui est dû, le patron reste invisible : il a déserté les lieux. Réclamer son salaire nécessite une force et un courage hors du commun. Partir, c'est perdre sa caution (2000 yuans). La peur, outil de soumission et de reddition, s'instille à tous les étages.

Faire corps avec les travailleurs

Les Tourments est incontestablement plus sombre que le précédent volet. L'obscurité et la crasse dévorent tous les espaces. Les dortoirs et les ateliers sont saturés de travailleurs précaires et de machines bruyantes. Aucune intimité, aucun sas après le travail. Au cœur du labyrinthe qui s'étend à perte de vue, sous la lumière froide des néons, là où le soleil semble ne jamais se lever, la petite équipe de tournage court après les événements,

Des coalitions, des fratries et des cercles amicaux
© House On Fire / Gladys Glover & CS Production



insurrections, disputes et conciliabules. Si l'ombre d'un caméraman s'invite dans le champ, une course folle fait parfois trembler les images. Il arrive aussi qu'un protagoniste apostrophe le réalisateur en lui intimant l'ordre de ne pas filmer la scène. La présence manifeste des opérateurs rappelle que le cinéma est avant tout un labeur. La durée du film (3 h 46) et son tournage, qui aura nécessité quatre années pleines, l'impressionnante maîtrise du montage et la diversité des lieux visités placent les techniciens et le réalisateur du même côté que les travailleurs. La profusion des images répond à celle des ballots de tissus qui envahissent les lieux. La proximité réelle entre filmeurs et filmés crée une symbiose et permet de dépasser le stade de la sidération. Si rien n'est explicité – l'exposition des situations filmées suffit à faire sens –, la plongée dans l'enfer de l'industrie textile est à la fois émotionnelle et sensorielle.

Restaurer la dignité

Dans ce quotidien infâme, toute une génération vit hors sol, focalisée sur sa survie et un avenir incertain. Le mariage est une option, mais, comme le confie un jeune garçon, vivre chez ses beaux-parents, « c'est avoir deux familles sur le dos ». Le seul espoir se concentre sur le Nouvel An qui signifie le retour au pays, les poches pleines pour affronter une autre réalité, moins stakhanoviste, mais guère plus joyeuse. Au cœur des ateliers, une dramaturgie se crée à chaque instant. La présence légère d'une fillette qui joue entre les machines à coudre de ses parents ou la circulation quasi bressonienne de l'argent sont des amorces narratives, des ouvertures fictionnelles. Du magma des coalitions, des fratries et des cercles amicaux, Wang Bing extrait des visages et des personnalités, leur redonnant une identité en inscrivant systématiquement leurs noms et leurs provinces d'origine (Anhui, pour la plupart d'entre eux) à l'écran, en caractères rouges. Faisant fi du bruit et de la célérité des gestes, le réalisateur prend ainsi le temps de s'arrêter sur le cas d'une jeune fille dont le patron, insatisfait de son travail, l'a sommée de recoudre tous ses vêtements ; il s'attarde aussi sur un groupe d'ouvriers qui découvre le bureau vide du patron les ayant spoliés.

Dérouler la fresque d'un naufrage sociétal

Dans l'univers misérable de la *fast fashion*, la solidarité fraie avec l'individualisme et le consumérisme. Le corps social est affaibli, fracturé, usé dès le plus jeune âge. Les instances intermédiaires ont disparu, et la police corrompue, qui méprise cette armée de précaires, adoube le système, le renforce et le perpétue. Depuis *À l'ouest des rails* (2004), film sur l'agonie d'un vaste complexe industriel, Wang Bing documente la société chinoise avec acuité. D'une apparente neutralité, la captation de la part sombre du régime constitue un témoignage de portée historique et sociologique qui s'inscrit dans une démarche esthétique discrète, mais terriblement efficace. Sa vision panoptique, puissante, devrait hanter longtemps les bonnes consciences occidentales. Un ancien ministre français a récemment été nommé conseiller au sein du comité de responsabilité sociale et environnementale d'une entreprise chinoise d'habillement à bas prix. On conseillera à cet élu, indifférent à la violence symbolique de cet oxymore, de visionner l'intégralité de *Jeunesse*, ne serait-ce que pour regarder la vérité en face. Si le cinéma ne peut pas changer le monde, celui de Wang Bing, éminemment politique, nous incite à le faire. ■

Sortie le 2 avril 2025

Qing chun (Ku)
Documentaire. France/Luxembourg/Pays-Bas (2024) 3 h 46. Réal. : Wang Bing.
Dir. photo. : Maeda Yoshitaka, Shan Xiaohui, Song Yang, Liu Xianhui, Ding Bihan, Wang Bing. Son : Ranko Paukovic. Mont. : Dominique Auvray, Xu Bingyuan. Prod. : Sonia Buchman, Mao Hui, Nicolas R. de La Mothe, Vincent Wang. Cies de prod. : House on Fire, Gladys Glover, CS Production. Dist. fr. : Les Acacias.

* À l'occasion de la sortie de *Jeunesse (Retour au pays)*, nous reviendrons sur l'ensemble de la trilogie dans un entretien avec Wang Bing.

Une apparente neutralité

© House On Fire / Gladys Glover & CS Production